

Filets d'eau

Il est tôt le soir, l'air est tiède et gras, un peu comme aujourd'hui d'ailleurs, alors tu décides de prendre une douche. Toute la famille est rentrée pour le dîner juste avant de retourner au boulot. La maison donc est agitée de conversations, de bruit de pas qui traînent, de portes qui claquent, une ambiance quotidienne en fait.

Tu entres dans la salle de bain, fermes du pied la porte derrière toi, te déshabilles. C'est bien ça que tu fais non ? Avec le pied ? Tout le monde fait ça après sa journée, moi oui en tout cas... Enfin bon après tu rentres dans ton mètre carré de douche, tire le rideau à fleurs rouges, le cale bien à l'intérieur de la dalle en céramique pour éviter d'arroser toute la salle et puis tourne la poignée du robinet.

L'eau glaciale s'engouffre dans tes épais cheveux crasseux, y ressort difficilement, puis passe derrière les oreilles, vicieuse elle glisse lentement le long des épaules pour ensuite partir sous tes aisselles et t'arracher ainsi un tremblement. Un second filet d'eau froide a choisit une route plus sensible, le dos, le creux des reins, s'y attarde, chatouille tes endroits les plus sensibles pour te faire claquer des dents encore une fois, puis s'enfuit entre tes jambes pour repartir dans le fleuve originel. Alors la fine pluie se réchauffe enfin, tu tournes plus à gauche la poignée, tu dessers la mâchoire, ferme les yeux, lève la tête, laisse ta lèvre pendante et remet le devoir à l'eau de te nettoyer le visage qui se décontracte petit à petit, avec chacun de tes soucis qui se retrouvent emportés par les flots.

Tu augmentes la pression et te places juste au dessous de la douche. Les milliers de gouttes d'eau te martèlent le crâne, imbibent ta chevelure, recouvre tes yeux clos, ton nez, et ta bouche qui grande ouverte te permet de respirer au travers ce cocon protecteur. La fine pellicule d'eau, constamment renouvelée, s'engouffre partout. Ta bouche déborde, tes oreilles se remplissent. Te voilà maintenant dans ton propre monde, le filet te garde de toutes agressions extérieures. Tu ne vois plus, tu ne sens plus, tu n'entends plus rien que ce corps qui s'agite autour de toi. Un animal impalpable qui s'enlace. Tu entends son cœur. Les oreilles noyées sous le courant, tu entends sa respiration. Il te parle, te raconte une histoire : le ciel qui se couvre, l'orage, la pluie qui mitraille le sol, la terre qui tremble, les fleuves qui gonflent, qui se gorgent d'énergie, le vent qui taille au ciseau la surface des cours d'eau, l'air qui s'électrise, l'atmosphère à l'odeur iodée, le courant qui s'intensifie, la pluie qui lacère le sol agonisant, les fleuves qui sortent de leur lits, le vent qui explose les vagues qu'il venait de créer, brusquement une lumière qui aveugle, le silence qui assourdit, ou plutôt le temps qui ralentit, comme s'il venait de se remboîter dans un engrenage pour reprendre son ancien rythme : tu viens de rouvrir les yeux, tu t'es écarté du jet d'eau, et tu as l'impression de ravalé une partie de toi même qui vient de partir loin d'ici. Et déjà le brouhaha de ta maison surpeuplée. Voilà ça fait ça quand tu rêves. Du moins quand tu te réveilles.

- Mais pourquoi je ne peux pas rêver moi ?
- Parce qu'il faut dormir pour ça mon garçon.
- Mais j'ai pas le choix.
- Non. Ça été celui des grands techniciens du siècle dernier.